

Le tableau du mouvement de la caisse d'économie ne présente aucun fait particulier. On ne peut, comme toujours que regretter qu'il y ait encore de la part du corps enseignant tant d'apathie à l'égard d'un fonds de pension uniquement créé pour assurer à ses membres quelques ressources, en cas de retraite ou de maladie prolongée.

CAISSE D'ÉCONOMIE DES INSTITUTEURS.

Années.	Nombre des instituteurs qui se sont inscrits chaque année.	Nombre de pensionnaires chaque année.	Taux de la pension pour chaque année d'enseignement.		Total des pensions payées.
			fr.	cts.	
1857	150	63	4 00	886 90	
1858	74	91	4 00	2211 74	
1859	18	128	4 00	3115 36	
1860	9	130	3 00	2821 57	
1861	9	190	3 00	3693 58	
1862	10	164	1 75	2522 09	
1863	13	171	1 75	3237 00	
1864	2	170	1 75	2727 00	
1865	11	160	1 75	2787 00	
1866	13	173	1 75	2784 00	
1867	15	176	1 75	3036 00	
1868	10	161	2 50	4590 00	
1869	9	173	2 50	4677 00	
1870	5	174	2 50	4700 00	
1871	13	162	2 50	4865 00	
1872	7	176	2 50	5100 00	
1873	8	177	2 50	5127 00	

GÉDÉON OUMET,

Ministre de l'instruction publique.

PÉDAGOGIE.

Leçons familières de langue française.

LES DIX PARTIES DU DISCOURS.

Introduction.

Il ne faut pas que nous perdions de vue un seul moment, mes enfants, que l'objet des mots, c'est d'exprimer nos pensées, et, d'autre part, qu'en général, nos pensées ne se présentent pas à notre esprit isolées, mais combinées, ce qui nous conduit à combiner de même les mots qui les représentent, c'est-à-dire à faire des phrases (1).

La combinaison la plus simple de mots ayant un sens, représentant d'une manière satisfaisante pour l'esprit une combinaison d'idées, la phrase la plus simple, en un mot, c'est, nous l'avons vu, la proposition. Et nous avons étudié les éléments dont se compose une proposition, c'est-à-dire l'ensemble des termes nécessaires pour contenir les jugements que nous portons sur les choses, et des principales parties accessoires qui peuvent concourir à l'expression de ces jugements.

Allons maintenant plus loin.

Si je vous disais, mes enfants : "L'automne finit, l'hiver approche," et si je vous demandais ensuite combien, dans ce que je

(1) "Supposons, par exemple, que j'aie besoin d'une table, que je me transporte un menuisier et que je prononce le mot *table*. Ce mot isolé réveille en lui l'idée d'un objet qu'il possède ou qu'il sait faire; par lui-même, il ne dit rien autre chose. Je n'ai donc rien appris à cet ouvrier que ce qu'il savait déjà, autrement dit je ne lui ai rien appris du tout. Il n'en serait pas de même si je pouvais lui faire entendre que *une table m'est nécessaire*. Alors, évidemment, nous pourrions nous être utile l'un à l'autre, lui en me la faisant, moi en la lui achetant; et pour cela, que faut-il? Que je lui communique non-seulement les deux idées isolées de *table* et de *nécessaire à moi*, mais encore le rapport qui les unit dans mon esprit, et que l'on appelle *jugement*." D. Jullien, *Cours supérieur de grammaire*, Grammaire proprement dite, 1 vol. grand in-8, 7 fr. 50 c. Hachette et Cie.

viens de dire, il y a de propositions, vous ne seriez pas embarrassés, n'est-il pas vrai? pour me répondre qu'il y en a deux, dont vous reconnaissez facilement les termes, l'une ayant pour sujet *l'automne*, l'autre *l'hiver*, et chacune se composant d'un verbe attributif, qui est *finir* pour la première, et *approcher* pour la seconde. Il y a donc là deux propositions distinctes. Ne sentez-vous pas toutefois que ce n'est pas sans dessein que j'ai rapproché ces deux propositions, que dans mon esprit il y a un rapport entre elles; que la première a appelé la seconde; que c'est parce que j'ai jugé d'abord que *l'automne finit* que j'ai été conduit à juger aussi que *l'hiver approche*? N'est-il pas vrai que, quand je vous ai exprimé ces idées, au moyen des deux propositions, vous n'avez point été étonnés de voir ces deux propositions se suivre, parce que vous en avez aperçu, bien qu'elles fussent distinctes, le lien intérieur, le point par lequel leur sens les rattache l'une à l'autre? Et ne puis-je pas croire qu'il en aurait été tout autrement si je vous avais dit, par exemple, en employant, comme tout à l'heure, deux propositions qui se suivent : "L'automne finit, mon cheval est noir." Il y a bien encore là deux propositions distinctes par la forme, mais comme ces deux propositions ont un sens tout à fait dissemblable, vous sentez qu'il n'y a, en réalité, aucune raison de les rapprocher : qu'il y a distinctement dans ce qui vous a été dit, et votre esprit en est choqué, comme il le serait des propos d'un fou ou d'un homme qui n'est pas dans son bon sens.

Nous dirons, cela étant, que ces deux propositions : "L'automne finit, mon cheval est noir" ne forment pas une phrase, la phrase devant renfermer un sens satisfaisant pour l'esprit, et qu'au contraire il y a une phrase dans ce que je vous ai dit en premier lieu : "L'automne finit, l'hiver approche."

Or, vous voyez que cette phrase se compose de deux propositions distinctes, qui sont tout simplement placées l'une à la suite de l'autre ou, comme on dit, *juxtaposées* (2).

Dans un passage célèbre d'un sermon prononcé en l'honneur de la mémoire de Turenne (3) quelques mois après sa mort, un de nos illustres orateurs, Fénelon, voulant faire comprendre les suites qu'avait eues la mort inopinée du grand homme, s'exprime ainsi :

"Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile."

Si vous analysez cette phrase, vous verrez qu'elle se compose de propositions distinctes, qui se tiennent toutes par le rapport général des idées qu'elles expriment, mais qui sont simplement juxtaposées (4).

Nous avons déjà vu, sans nous y arrêter d'ailleurs, que pour lier ensemble deux sujets, par exemple, ou deux attributs d'une même proposition, on a recours à de petits mots comme *et*, *comme* ou ; que pour marquer certains rapports, rapport de propriété, rapport d'allocation, de transmission, on employait d'autres petits mots, *de*, *à*, etc. Pierre et Jacques, le père ou le fils, le livre de Paul, je donne un sou à l'enfant.

On se sert de même de petits mots pour marquer les rapports divers qu'il peut y avoir entre les propositions.

Nous ne nous contentons pas, en effet, de mettre au bout les unes des autres des propositions représentant les jugements que nous portons sur des sujets plus ou moins analogues. Nous rattachons ces propositions les unes aux autres, suivant le sens que nous leur attribuons, soit en les unissant de manière à faire voir que la seconde s'ajoute purement et simplement à la première, soit encore en les distinguant et en montrant qu'elles présentent une alternative, ou qu'elles sont mises en comparaison, ou que ce qui est contenu dans celle-ci est la condition de ce qui est contenu dans celle-là; qu'il y a entre celle-ci et celle-là un rapport de lieu, de temps; en indiquant que le jugement, l'affirmation représentés par la seconde dépendent absolument d'un autre jugement, d'un sentiment, d'une volonté, d'un état particulier marqué par la première et se rapportant à ce sujet, etc., etc. Nous leur faisons prendre, en un mot, toutes les formes que réclame le mécanisme de notre pensée quand nous ne nous bornons plus à concevoir des idées et à formuler des jugements, mais quand nous nous servons de ces jugements pour les faire agir les uns sur les autres, autrement dit quand nous raisonnons.

Et pour rendre sensible ce travail de notre esprit, nous unissons les propositions entre elles par de petits mots, *et*, *ou*, *comme*, *si*

(2) Le mot *juxta* en latin veut dire *auprès*, *juxta-posé*, *posé auprès*.

(3) C'est ce qu'on appelle une oraison funèbre, un discours funèbre, le mot *oraison* se rapprochant dans cette acception du sens du mot *orateur*.

(4) Le maître pourra expliquer qu'en réalité toutes ces propositions sont le développement de la première. Turenne meurt, et, par suite de sa mort, voici ce qui arrive : tout se confond, la fortune chancelle, etc.....